



IAIN
LEVISON

Un petit
boulot

LIANA LEVI



piccolo

À ma mère,

J'étais dans le bar de Tulley et je regardais un match des Bills avec mon copain Tommy et Jeff Zorda, j'avais parié cent dollars sur les Bills. On en était au troisième quart-temps, l'équipe défensive menait par 21 à 0 et les Bills n'attaquaient pas sérieusement, mais c'était longtemps avant les licenciements, et perdre un billet de cent, ça n'était pas la fin du monde. Bref, derrière la tête de Jeff, il y avait une télé qui transmettait le match avec à peu près dix secondes d'avance sur les autres, je voyais donc ce qui allait se passer avant tout le monde. Au début, je me contentais de déconner, mais j'ai dit : « Hé ! Je parie que je peux deviner les cinq prochaines actions. »

Tommy était intéressé rien que pour se marrer, mais Jeff Zorda, qui avait misé sur les Jets et était en train de gagner, avait la manie de parier. « Dix dollars l'action. Et tu dois annoncer les joueurs. »

J'avais seulement voulu plaisanter, mais chaque fois que Jeff se mettait à gagner, il virait au con prétentieux et expliquait à tous les autres qu'ils ne connaissaient rien au foot. Alors j'ai pris le pari.

« À la prochaine action, Thomas va recevoir le ballon et effectuer une course en débordement. Sur la droite.

– Pas possible, mon pote, a dit Zorda. C'est la troisième période avec six yards à gagner. Ils vont pas chercher à déborder. »

Évidemment, il y a eu une course de Thomas sur la droite pour la première tentative. Zorda a haussé les épaules.

Pour l'action suivante, le quarterback s'est placé en position reculée. Un des joueurs de ligne a bougé trop tôt et a écopé d'une pénalité.

«Là, ça devrait être un jeu de passe, mais ça se fera pas. Le tackle droit va bouger avant la mise en jeu.» J'avais donné à Zorda beaucoup trop de détails qui montraient que je trichais, il n'a pas saisi la perche. On a beau être très fort en foot, on ne peut pas prévoir une pénalité. Je crois qu'il n'écoutait pas, comme d'habitude. Tommy avait tout de suite pigé qu'il se passait quelque chose, il a regardé par-dessus le dossier des sièges et a vu l'autre télé, mais il n'a rien dit. Il a souri. Tommy n'aimait pas trop Zorda. Des bruits couraient sur lui et la femme de Tommy.

Zorda a constaté la pénalité et m'a regardé avec admiration. «Bon sang. Comment tu pouvais savoir?» Toujours aucun soupçon.

J'ai répondu: «Celui-là gigote depuis le début du match. La pénalité lui pendait au nez.» Tommy a souri. «Maintenant ils vont tenter une passe-écran à Taylor. Une passe courte. Deux ou trois yards tout au plus.»

Ça a continué comme ça pendant les cinq actions. J'allais dire à Zorda que je trichais quand il s'est levé, a tiré un billet de cinquante de son portefeuille et me l'a jeté en disant: «Enfoiré.» Ensuite il a titubé vers les toilettes, bien plus soûl que je pensais, en passant juste devant la télé qui montrait le match avec dix secondes d'avance.

J'ai dit à Tommy: «Je lui raconterai quand il reviendra.

– Qu’il aille se faire foutre. »

Mais Zorda n’est pas revenu. Sur le chemin des toilettes il a rencontré son dealer de coke et a quitté le bar en nous laissant son addition. Tommy et moi avons donc partagé les cinquante dollars et réglé pour lui. Zorda était tellement défoncé qu’il a dû tout oublier, parce qu’il n’en a jamais parlé au boulot.

Et jusqu’à ce que je tire une balle dans la tête de Corinne Gardocki, c’était la pire chose que j’avais jamais faite pour de l’argent.

Ken Gardocki examine des papiers éparpillés sur son bureau pendant que j’attends dans son fauteuil de cuir capitonné, en jean et blouson de travail, qu’il me dise ce qu’il veut de moi. Il m’a téléphoné ce matin à sept heures en me demandant de venir à son bureau, il a parlé d’une affaire possible entre nous. Ken Gardocki est bookmaker et je lui dois aux alentours de quatre mille deux cents dollars, alors n’importe quel genre d’affaire me convient. Il sait que je n’ai pas de travail, il sait que tout le monde dans cette ville en est là, mais il prend encore mes paris. Il va peut-être me demander de repeindre sa maison, ou de faire des courses pour lui. Il a peut-être besoin d’un majordome. Je pourrais faire ça. N’importe quoi pour retravailler.

Ken Gardocki trouve un des papiers qu’il cherchait et le tient devant moi, il me regarde comme s’il réfléchissait et dit: « Canadian Football League.

– Quoi?

– Sur tes quatre mille deux cents dollars, tu en as perdu mille huit cents sur la Canadian Football.

– Ouais. »

Il rigole. «Dis-moi, Jake, tu peux me donner un nom de joueur dans toute la Canadian Football League?

– Doug Flutie en faisait partie.

– Quand ça? Il y a cinq ans? Il joue pour les Chargers maintenant.

– D'accord.» J'aime bien Ken Gardocki parce que c'est un type à qui on ne la fait pas. Il est aussi le seul en ville à gagner du fric, parce qu'il vend de la drogue et des armes et qu'il est bookmaker. Dans une ville où les trois quarts des hommes ont été licenciés au cours des neuf derniers mois, les affaires qui profitent du désespoir sont florissantes.

Mais je commence à me demander pourquoi il m'a fait venir. Il a besoin de quelqu'un pour quelques corvées ou quoi? C'est vraiment nécessaire de revenir sur ma carrière de parieur? Visiblement, la liste de mes paris dénote quelques erreurs de jugement, sinon je ne serais pas ici.

«Comment tu peux seulement connaître les scores d'un match de la Canadian Football League? La chaîne sportive ne les annonce pas. Comment tu peux connaître le moindre score, d'ailleurs, maintenant qu'on t'a débranché le câble?

– Tu sais qu'on m'a débranché le câble?»

Gardocki hausse les épaules. «On le débranche chez tout le monde.» Il feuillette d'autres papiers, jette le tout sur le bureau et me regarde. «Alors comme ça tu paries sur le foot canadien et tu ne peux pas me donner le nom d'un joueur de la CFL. Qu'est-ce que j'en conclus?»

Où est-ce que je suis, bordel, dans le bureau du proviseur? Je vais être collé parce que je perds des paris? «J'en sais rien, Ken. Tu en conclus quoi?

– Que tu es désespéré.»

Je hausse les épaules.

«J'en conclus que tu paries pour de l'argent.

– Et pour quoi, sinon ?

– Pour le plaisir. Pour l'excitation. Toi tu paries pour te nourrir. Tu en as besoin pour imaginer que tu gagnes ta vie, exactement comme avant les licenciements.

– C'est à peu près ça. »

Gardocki hoche la tête. « Tu veux une bière ?

– Il est dix heures du matin, Ken. Je suis au chômage et je joue. Je ne suis pas un ivrogne. »

Gardocki sourit. C'est pour ça qu'on l'aime bien, que je l'aime bien aussi, parce qu'il sourit beaucoup. Il a dans les cinquante-cinq ans, il n'a pas de mérite, il ne se laisse pas faire, il sourit beaucoup, et c'est probablement l'homme le plus riche de la ville, à présent que les propriétaires de l'usine sont partis. Au Texas, au Mexique ou à Hollywood. Un endroit où il y a plus de soleil et où la main-d'œuvre est moins chère qu'ici.

« Combien de temps encore tu vas toucher le chômage ? Avant que le gouvernement te le supprime ? »

Je sens que cette question nous mène quelque part. Il a quelque chose en tête, il va peut-être me demander de devenir un de ses livreurs. Bon Dieu, je pourrais faire ça. Déposer de la coke et de l'herbe à la porte des gens. Il me laissera peut-être conduire un de ses 4x4. Je pourrais me balader en ville, écouter des CD et apporter aux clients leur drogue quotidienne, qu'ils échangeraient contre leurs allocations de chômage. Ça ne me pose aucun problème. Que je dise oui ou non, quelqu'un le fera. Mon refus au nom de la morale ne mettra pas fin tout d'un coup au problème de la drogue dans cette ville détruite. Un truc de ce genre me dépannerait jusqu'à l'ouverture de la nouvelle usine. On parlait déjà d'une nouvelle usine.

«Un an et trois mois.

– Et ensuite? Tu vas crever de faim dans ton appartement?

– D’ici là, la nouvelle usine aura ouvert. »

Gardocki secoue la tête. «Il n’y aura pas de nouvelle usine. Qui voudrait ouvrir une foutue usine ici?

– J’ai entendu dire que les papiers Scott étudiaient le site. » Tommy m’avait téléphoné pour me dire qu’il l’avait lu dans le journal. De grosses compagnies étaient intéressées, je le savais. Il y avait une réserve d’ouvriers qualifiés, un bâtiment déjà équipé pour produire des pièces de tracteurs. Quelques transformations, et ça tournerait en produisant autre chose. Nous savions tous ça.

Gardocki rigole de nouveau. «Les papiers Scott. » Il secoue la tête. «C’était une usine de construction mécanique. Tu penses qu’ils vont la transformer en moulin à papier? Et remettre ça avec les conneries des syndicats? Plus personne ne veut avoir affaire aux syndicats. On veut des Mexicains. On veut des gens qui seront contents avec sept dollars de l’heure et qui ne rouspéteront pas pour en toucher dix-sept. L’usine, ici, c’est fini, Jake. » Il se laisse aller contre son dossier et allume une cigarette. «Qu’est-ce qui est arrivé à cette jolie fille avec qui tu sortais?

– Je t’emmerde. »

Gardocki prend une expression de surprise. «Domaine interdit?

– Tu sais qu’on m’a débranché le câble et tu ne sais pas que ma copine a quitté la ville?

– Elle est partie avec un vendeur de voitures d’occasion, hein? » Gardocki a l’air de compatir, pour ne pas m’énervier davantage.

«Il vendait des voitures neuves. »

Après la fermeture de l'usine, les concessionnaires de voitures aussi avaient quitté la ville. Les chômeurs n'achètent pas beaucoup de voitures neuves. Kelly était partie avec lui, à Ypsilanti. Avant son départ, c'avait été déchirant quand elle avait traversé sa période touchante du « Qu'est-ce que je dois faire ? » Quand je gagnais dix-sept dollars de l'heure, Kelly ne se demandait jamais ce qu'elle devait faire. Quand ses sept dollars de l'heure comme réceptionniste chez un concessionnaire de voitures ont fait d'elle le pilier de nos revenus, elle a commencé à se poser ces questions philosophiques profondes. Elle m'a raconté qu'un vendeur lui proposait d'aller à Ypsilanti avec lui, qu'est-ce qu'elle devait faire ? Je lui ai répondu d'aller se faire foutre, et je suis sorti parier sur la Canadian Football League. Après son départ, je n'ai jamais décroché le téléphone, je n'ai pas répondu à la lettre qu'elle m'a envoyée et je ne lui ai pas dit au revoir. Avec l'ouverture de la nouvelle usine, quelqu'un d'autre se présenterait.

« Jake, je veux que tu tues ma femme. »

Je ris. Je cherche des signes d'humour sur le visage de Gardocki. Mais je n'en trouve pas. Il ne me regarde même pas. Il a les yeux fixés sur une tache du mur juste au-dessus de ma tête, il n'exprime rien. Il fume et il attend que j'aie bien compris.

« Ken, je ne vais pas tuer ta femme. »

Il hoche la tête. « Alors qu'est-ce que tu vas faire ? Retourner dans ton deux pièces ? Traîner toute la journée ? Marcher d'un bout de la ville à l'autre et passer trois heures à la bibliothèque ? Aller voir ton copain Tommy au magasin du poste à essence où il travaille et lui demander de voler un paquet de cigarettes pour toi ? » Ça, c'est inquiétant. Il sait que Tommy vole des cigarettes pour

moi, mais ce n'est pas vraiment du vol puisque Tommy est le directeur et qu'il sait que je ne peux pas me les payer, alors il me les donne. Depuis combien de temps Gardocki me surveille et prend des renseignements sur moi?

«Tu seras finalement expulsé, tu le sais? Et alors qu'est-ce que tu feras? Tu deviendras un sans-abri?» Gardocki me fait la conversation à présent, il m'offre une cigarette. Je suis presque soulagé d'entendre ces mots, les mêmes que j'entends dans ma tête vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Comment travailler? Comment payer tes factures? Chaque mois, j'abandonne chez le prêteur sur gages un objet qui m'appartient, ou je dois rendre quelque chose que je n'ai pas fini de payer. J'ai déjà perdu la Dodge Viper de 1997 et je l'ai remplacée par une Honda Civic de 1980. Combien de dégringolades encore avant de me retrouver dans un appartement vide? Un jour, je rentrerai chez moi et les serrures auront été changées. Et ensuite? ET ENSUITE? J'essaie de faire taire les voix avec ce qui me tombe sous la main, mais ce ne sont pas les voix d'un fou. Ces voix ont un sens.

«Tu comptes faire quoi pour ta dette de jeu, Jake?

– Bon sang, Ken, tu présentes ça comme une chance professionnelle à saisir.»

Gardocki hoche la tête en souriant. Je prends la cigarette qu'il m'offre. Il va à la fenêtre sale qui donne sur un champ gelé et quelques baraques piteuses.

«Six cents hommes sans travail qui touchent du fric de l'État, dit-il d'une voix neutre. Je pourrais leur faire la proposition à tous et au moins vingt accepteraient. Tu ne penses pas?» Il se retourne vers moi.

«J'en sais rien.

– Pense aux types avec qui tu travaillais. Je veux dire,

penses-y vraiment. Ceux qui ont une famille, ceux qui ont des enfants qui vont dans ce dépotoir d'école primaire. Pense à ton copain Tommy qui dirige un magasin de merde, pour combien, sept dollars et demi de l'heure? Il a une gamine, pas vrai?

– Tommy ne le ferait pas.

– Qu'est-ce que tu en sais? Cinq mille pour un boulot d'une journée? Je pense que si tu commences à lancer ce chiffre en ville tu trouveras des tas de gens prêts à faire des tas de choses. Ça paierait l'hypothèque de Tommy, non?

– Cinq mille? » J'ai parlé avant de pouvoir m'en empêcher, et je vois au fond des yeux de Gardocki un éclair immédiat de triomphe. Dans ce centième de seconde, où je pense à l'argent et pas à mon âme, ni à la morale, ni à ce que ma mère dirait si elle était encore de ce monde, il sait qu'il a gagné. Ça représente l'effacement de ma dette PLUS huit cents dollars. Huit cents dollars cash. Je n'ai pas vu autant d'argent en neuf mois. Je pourrais aller dans un bar et payer mon addition, je pourrais acheter du lait, du pain, me faire des sandwiches, et acheter du vrai cheddar au lieu de cette saleté fournie par l'aide sociale qui me donne la colique. Je pourrais récupérer ma télé chez le prêteur sur gages, me faire rebrancher le câble et recevoir des amis. Je pourrais reparler à Kelly, aller peut-être à Ypsilanti et l'inviter à dîner. Pourquoi penser à ça? Rien à foutre de Kelly. N'empêche que si j'avais huit cents dollars, et si ça me disait, je *pourrais* le faire.

Je pense alors à Jeff Zorda. «Zorda le ferait, lui. Il le ferait tout de suite.

– C'est vrai », dit Gardocki, et j'ai l'impression que pendant une seconde il a une drôle d'expression. «Mais c'est toi que j'ai choisi.

– Pourquoi moi?

– Parce que je t'aime bien.

– Arrête tes conneries. Tu penses que je suis mauvais ou je ne sais quoi.

– Non.» Gardocki s'installe de nouveau confortablement. «Je crois que je peux te faire confiance. Et puis tu es intelligent. Tu es exactement le type d'homme qui a vraiment besoin de ça, mais tu n'irais pas le raconter partout si tu décidais de ne pas le faire. En plus, tu n'es pas marié. Tu n'as personne avec qui partager tes inquiétudes là-dessus. Pas de femme pour que je me tracasse de savoir si tu lui en as parlé ou pas. Les hommes racontent tout aux femmes sur l'oreiller, et toi tu ne baises pas.» Il rit, puis il redevient sérieux. «Fais ce qu'il faut pour survivre, Jake. Les temps sont durs.»

Qui dira le contraire? Les flics? Le pasteur? Je ne suis pas allé à l'église depuis les licenciements. De toute façon, les flics et les pasteurs ont du boulot. Leurs arguments n'ont aucun poids.

«Pourquoi tu crois que j'ai continué à prendre tes paris? J'ai arrêté avec tout le monde depuis belle lurette.

– Je me suis posé la question.

– C'est vrai que c'est une chance professionnelle à saisir, Jake. Et ça pourrait foutrement bien être ta dernière.

– Je le ferai.»

Gardocki approuve. Il me dit qu'il viendra me chercher plus tard et que nous ferons un tour en voiture. Il me demande d'être bien habillé. Il me tend cinq billets de vingt.

Je sors du bureau et remonte dans ma voiture, pas le cœur lourd comme quelqu'un qui vient d'accepter de renoncer à toutes ses valeurs, mais euphorique comme un type qui vient de décrocher un boulot.

«Voilà comment ça va se passer», dit Gardocki.

Nous sommes à La Cucina, un restaurant italien plutôt luxueux à près d'une demi-heure de la ville. Je n'ai pas fait un repas correct depuis des mois, et je m'occupe davantage du menu que de ce qui m'entoure. Je n'en reviens pas. Ce matin, je me suis réveillé en m'attendant à une journée nulle de plus, et ce soir je suis dans un restaurant classieux face à des gnocchis et une bouteille de merlot. Même si je renonçais à cette affaire, j'aurais toujours ce repas à garder en mémoire.

Gardocki dit: «Samedi prochain, dans huit jours, je pars en week-end. Je vais voir un ami à Denver.

– D'accord.» Je me verse un autre verre de vin.

«Ma femme sera chez nous. Elle reste toujours à la maison le samedi. C'est ma soirée de sortie. Elle a une aventure avec un pilote de ligne, et il est actuellement en ville. Il devra partir vers neuf heures. Pour prendre son avion. Tu entres par la porte de derrière, tu tires sur elle avec le pistolet que je vais te donner, et tu rentres chez toi à pied.

– La porte de derrière sera ouverte?

– Elle ne ferme pas bien. Nous habitons sur un chemin de terre à plus d'un kilomètre de tout, je ne me suis pas donné le mal de la réparer. Pas d'agressions dans ce coin-là.» Il sourit pour lui tout seul. «Jusqu'à samedi. Si tu fais du bruit, aucune importance. Mais ne la laisse pas appeler la police avant, c'est la seule chose dont tu dois t'inquiéter.»

Compris.

«J'organise ça depuis huit mois, Jake. J'ai tout réglé.

– C'est très rassurant.

– Tu es l'homme de la situation. Je l'ai su dès le premier jour.»